

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 42

Artikel: La patrie suisse
Autor: J.A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

che de sa mère, tandis que de sa main droite, celle-ci, en un geste gracieux retient le pan du manteau dont elle est vêtue ; le miracle de Saint-Nicolas ; l'archange Saint-Michel terrassant le démon ; Saint-Martin partageant son manteau avec un lépreux, etc.

On s'explique assez mal, la présence de cette cloche à Vaulion, car il est hors de doute qu'elle n'a pas été fondue pour cette paroisse. Selon toute vraisemblance, elle doit provenir de quelque église de la Franche Comté et fut peut-être vendue comme butin de guerre par les Suédois à la commune de Vaulion lors de la Guerre de Trente Ans.

Cette hypothèse, en somme assez plausible, se heurte cependant à un Edit de LL. EE. de Berne qui interdisait le trafic du produit des pillages, sur toute l'étendue du territoire de la République. Quoi qu'il en soit, l'histoire garde jalousement son secret sur ce point, de sorte que pour le moment l'origine de ce bronze reste un mystère impénétrable.

La petite cloche, dite la *Justice*, moins richement ornée que sa sœur, la *Foi*, présente cependant quelques détails intéressants à étudier. Plutôt petite, elle mesure 59 cm. de diamètre sur 75 cm. de hauteur, crochets de suspension compris (10 cm.). Tout autour, en belles majuscules latines de 3 cm. de haut, se déroule la belle légende latine que voici :

† xps vi(n)ciit : xps vennat : xps nos ab
Omni malo defendat : ave Maria gracia plena.

Traduction : Christ vainc, Christ gouverne, Christ nous défend (= garde) de tout mal. Je vous salue Marie, pleine de grâce.

On connaît deux autres inscriptions semblables à celles-ci ; l'une se trouve à Grandson, sur une cloche datée de 1477 et l'autre sur une des cloches de l'église de Giez près de la même ville. Cependant, ces dernières ne portent pas la salutation angélique, comme c'est le cas à Vaulion. Ajoutons que la *Justice* de Vaulion, qui pèse environ 350 kg., n'a pas d'autres ornements, sauf une simple moulure à sa base.

Quelle est la provenance de cette cloche ? En l'absence d'un millésime quelconque et faute de renseignements précis, il est assez difficile de répondre d'une façon satisfaisante à cette question. Le style et la forme des lettres de l'inscription semblent indiquer la fin du XIV^e siècle ou le commencement du XV^e. D'un autre côté, il ne faut point oublier qu'à cette époque les fondeurs de cloches ne renouvelaient guère leur outillage. Ce qui fait que les caractères ayant servi à composer le texte qui nous occupe, pouvaient avoir déjà un bon demi siècle d'usage, si ce n'est plus.

Dès lors, nous pouvons hasarder une hypothèse qui n'a rien d'in vraisemblable. En 1446, l'ancienne chapelle de Vaulion, dédiée à Saint-Julien, fut agrandie ou restaurée. Il n'est pas impossible qu'à cette occasion on la munit d'une cloche, justement celle qui porte actuellement le nom de la *Justice*. Dans ce cas, avec quelques vestiges de murailles et une baie trilobée noyée dans la maçonnerie du mur mitoyen du four contigu au temple, ce serait les derniers souvenirs de ce vieux sanctuaire disparu.

F.-Raoul Campiche, archiviste.

L'ESPRIT VAUDOIS

SOUS son apparente bonhomie, notre paysan cache très souvent beaucoup de finesse et d'humour ; sa langue simple et fruste se prête à de savoureuses réparties et son tempérament le porte à user familièrement de cette plaisanterie à la fois spirituelle et benigne qu'on dénomme « la chine » en pays romand. Partout, des Alpes au Jura, l'on retrouve, avec de légères nuances locales, cette tendance badine qui se traduit par de bons mots et de charmantes anecdotes.

A la « pinte » et au pressoir, à la laiterie comme à la foire ou au retour d'un enterrement, bref dans toutes les circonstances de la vie où deux

Vaudois se rencontrent, c'est l'éclosion de nouvelles boutades, de calembours inédits.

Il faut posséder une certaine dose de philosophie pour trouver le mot qui fait rire et soulever le côté comique des choses quand l'existence se fait toujours plus dure, les besoins plus grands, la vertu plus rare et qu'au surplus la neurasthénie est devenue la maladie à la mode.

L'esprit vaudois est l'héritage précieux d'une vieille race gauloise dont la vivacité native fut tempérée par une infusion de sang german ; l'influence bernoise et le protestantisme lui ont donné le sens de la mesure. L'on ne s'emballe pas facilement au pays de Vaud et l'on tient notamment à consacrer aux affaires tout le temps que nécessite un examen approfondi, afin de prendre, en tout état de cause, des décisions posées et mûrement réfléchies ; il y a lieu de reconnaître, cependant, que cette lenteur et cette hésitation proverbiales, si souvent raillées, sont composées par le bon sens qui caractérise, en terre vaudoise, les actes publics et privés. Il est curieux de constater que, dans le domaine des jeux d'esprit, à l'encontre de ce qui a lieu dans celui des choses sérieuses, le Vaudois, rarement pris au dépourvu, se distingue plutôt par une réplique prompte et fine, faculté d'adaptation dénotant un heureux équilibre.

Il serait intéressant de pouvoir condenser en un volume toutes les gaudrioles et les authentiques expressions du terroir ; l'ensemble ainsi obtenu rendrait un éclatant hommage à l'esprit vaudois, aux traditions populaires et à la saine gaîté des champs ; il relèverait en même temps le niveau de la gaîté gauloise tombé si bas dans ces recueils qui nous viennent d'outre-Jura remplis d'ineptes balourdises et de grivoiseries indécentes et dont se délecte par snobisme une jeunesse au sens moral dévoyé.

Souhaitons que cet excellent Dupont, voiturier retiré des affaires, trouve une fois le temps de mettre en prose son répertoire de jouteuses pendant sa villégiature d'hiver à la Riviera. Quel enrichissement en perspective de la littérature originale de notre pays !

La dernière fois que j'ai revu Dupont, c'était un soir qu'il rentrait du Comptoir ; nous avions pris place dans le même compartiment avec un syndic des bords du Léman, un éleveur de la région d'Aigle, assez lancé dans la politique, et le sympathique taupier de C...

Comme de juste, on parla du temps, des vendanges, du dernier emprunt des chemins de fer et de la Fédération laitière...

— Ces administrations de Berne trouvent des millions sans difficulté, remarquait le taupier alors que moi, quand j'ai besoin de cent francs, je suis tenu de fournir à la banque garanties et cautionnements !

— De quoi vous plaignez-vous, répliqua Dupont, pince-sans-rire, si les C. F. F. ont du crédit, c'est grâce à nous tous et à vous-même ; ils sont garantis par l'Etat ; or, l'Etat, c'est nous !

L'argumentation ne manquait pas de logique ; elle eut le don de plaire ; aussi l'aimable conteur profita-t-il de l'ambiance favorable pour ajouter de sa voix traînante empreinte d'un charme particulier :

— A propos de Berne, connaissez-vous l'histoire de ces trois édifices publics que le conseil communal de la ville fédérale baptisa, chacun selon sa destination, du nom d'une des principales sommités des Alpes bernoises ?

Sur notre réponse négative, Dupont, malicieusement, expliqua :

— Un conseiller, mû par des considérations étymologiques autant que patriotiques, ne s'avisa-t-il pas de proposer à ses collègues ces appellations fort ingénieuses qui furent, du reste, admises officiellement. Ces bâtiments étaient donc nommés : le Wetterhorn, le Schreckhorn et le Faulhorn.

Dupont fit une pause ; nous restions suspendus à ses lèvres, cherchant à comprendre.

— Vous saisissez ?...

— Non...

— Alors, je vais vous dire : le Wetterhorn,

c'est l'observatoire ; le Schreckhorn, c'est la maternité ; le Faulhorn, c'est la résidence des CFF, vous avez compris, cette fois ?

Les éclats de rire soulignèrent la péroraison. Encouragé par ce début, l'amuseur poussivit, tandis que ses auditeurs avançaient le buste et tendaient l'oreille :

— Ecoutez celle-ci ; elle est pour Jean-Louis ! (c'était le nom de l'éleveur qui venait d'être appelé aux fonctions de substitut de l'officier de l'état-civil).

Savez-vous ce que c'est qu'un substitut ?

— ... ?

Les rieurs se tournèrent du côté de Jean-Louis et chacun attendit curieusement la suite, ce que voyant, Dupont ajouta :

— Ah ! vous ne savez pas ? alors, je vais vous dire...

Pendant la guerre, Jacques Bondruz, que vous connaissez, avait été nommé en qualité de substitut du juge, mobilisé. Comme il n'était pas versé dans les affaires et qu'il était très peu ferré sur l'organisation judiciaire, il alla conter son embarras à son voisin Philippe, le plus malin des assesseurs, lui demandant ce qu'était, en somme, un substitut. Philippe ne prit pas la peine de consulter son Larousse ; il jugea préférable de s'exprimer par similitude, à l'exemple des orientaux. « J'avais deux chevaux, répondit-il deux excellentes bêtes, qui faisaient la paire au char, à la charrie et le dimanche au break. La guerre vint, entraînant la mobilisation des chevaux ; l'un des miens fut réquisitionné ; je ne pouvais atteler l'autre seule à la flèche. Impossible de trouver une deuxième cheval ! Que devais-je faire ? J'achetai un bœuf... et voilà... »

— Je ne vois pas bien l'analogie, remarqua Bondruz.

— C'est pourtant bien simple, ponctua l'assesseur : le bœuf, c'est le substitut !

Une nouvelle explosion d'hilarité emplit le compartiment. Le train était arrêté en gare. La voix du conducteur monta du perron : « Vevey, Montreux, St-Maurice, en voiture ! »

La cloche avertisseuse tinta, les coups de sifflet réglementaires retentirent ; le chef de train balança son falot rouge ; le convoi s'ébranla... s'arrêta brusquement et repartit tandis que deux ou trois secousses successives nous lançaient brutalement les uns contre les autres. La tête du substitut rencontra la mienne et le taupier roula dans les bras de Dupont. Seul, le syndic tint le coup.

Le voyage offrait de l'agrément !

Quand nous fûmes remis de notre émotion, Dupont reprit avec son éternel sourire :

— Ça me remémore, mes amis, un incident semblable qui se produisit sur le BAM, il y a quelques années. Les wagons, pris tout-à-coup d'un incompréhensible mouvement de va-et-vient infligèrent à leurs occupants de violentes secousses. Le chef de train interpelle le contrôleur : « Voudrais-tu voir, Alfred, ce qu'il y a d'anormal à la queue du train ! »

L'employé exécute l'ordre reçu et revint au bout d'un moment.

« Qu'y a-t-il, interroge le chef de train. »

« Il n'y a rien ! » répond le contrôleur.

« Comment, il n'y a rien ! » insiste le chef.

« Oh ! rien de grave, en tout cas, explique alors l'employé ; c'est un notaire de Bière qui a bu du vin de Morges et il a le hoquet ! »

« Territet ! » clame à ce moment notre contrôleur et je quitte à regret l'aimable compagnie.

A. Mex.

La Patrie Suisse. — C'est au nouveau président de l'Association de la Presse suisse, M. Max Degen, que la « Patrie Suisse » a réservé les honneurs de la première page de son numéro du 5 octobre (No 908). Elle y ajoute les portraits de MM. Ed. Berger, H. Billeter, l'ancien et le nouveau directeurs de l'Ecole de commerce de Neuchâtel. La prise du film « Mme Récamier et ses amis » à Coppet ; la VIII^e assemblée de la Société des Nations, le grand prix Allegro y font la part de l'actualité ; les souvenirs suisses à Mulhouse ; Brigue et le château Stockalper, la féaison

et la moisson à Chex sur Monthey, les rives du Rhône à Genève, celle du paysage. On y trouvera, avec plaisir, une page humoristique d'Ever van Muyden et une riche collection d'une cinquantaine de vues de châteaux, d'églises, de monuments, d'enseignes du concours photographique. J. A.

SOUVENIRS DE SERVICE

*A mes camarades de la Cp. Mitr. IV/5!
Cours de répétition 1927.*

REBILLON, ferme isolée, sous les Aiguilles de Baulmes, abrite depuis quelques heures, une compagnie de mitrailleurs vaudois; la nuit est tombée et d'une terrasse à pic, surplombant tout le pays de Vaud, nous regardons la nuit. Elle est de ce bleu riche et sombre qu'on a mille fois vanté, sans d'ailleurs parvenir à le décrire, profonde jusqu'aux étoiles.

Ces dernières paraissent incrustées dans la voûte; le ciel en est plus lointain, et semble contenir une multitude de rêves et de mystères.

Là-bas, au bord du lac de Neuchâtel, les lumières d'Yverdon étendent une résille d'or sur un pan de la nuit. Et tous les villages qui peuplent nos belles campagnes vaudoises précèdent, à distances égales, leurs mille lumières vacillantes...

* * *

Sur ce belvédère naturel, à quelques pas des cantonnements, la troupe vient d'allumer un feu. Il pétille, craque, flambe avec joie et ses nuages d'étincelles rougeâtres s'élancent vers le ciel en serpentant dans l'obscurité. La troupe est là, debout, entourant le feu, et malgré les fatigues de la journée, une joie nouvelle emporte tous les cœurs. Les visages sourient, illuminés par les flammes du bûcher.

Soudain, un gai compagnon entonne une chanson de ronde: l'exemple est donné. Autour de ce feu de joie, où chacun fraternise, où l'on comprend ce que sont alors chez le soldat les forces que procure la satisfaction du devoir accompli et la franche camaraderie, un chœur s'élève dans la nuit. Ces voix sont celles de jeunes mitrailleurs, et leur puissance semble jeter un défi imbattable à tous ceux qui osent encore nier l'idée de Patrie!

L'armée! Ecole d'énergie, de volonté, où l'on apprend à connaître son prochain, à lui venir en aide, à associer ses forces à celles de ses semblables pour défendre, s'il le fallait un jour, notre Patrie menacée, notre Drapeau blasphémé.

* * *

Sans un rappel, sans un ordre, à l'heure prescrite, la troupe est rentrée d'elle-même aux cantonnements. Elle a passé quelques instants qui seront pour elle d'inoubliables souvenirs. Maintenant, le feu meurt lentement. L'immensité obscure est au pouvoir de la brise qui s'élève, et des mille lumières qui s'étendent au loin. Elles composent ensemble un accord qui se fond et qui, peu à peu, s'ordonne dans la nuit.

La sentinelle veille, baïonnette au canon, tandis que là-haut, les feux des étoiles durcissent.

E. N.

LE RESTAURANT INTROUVABLE

LE restaurant, je n'y suis jamais allé qu'une fois et maintenant que je voudrais y retourner, il m'est impossible de remettre la main sur lui. Je me souviens seulement qu'il était d'une apparence modeste, au coin d'une petite rue et d'une large avenue. J'y étais entré au hasard et j'avais déjeuné, pas mal, ma foi!

Lorsque j'eus pris mon café, je demandais selon la formule habituelle:

— Garçon, l'addition!

Le garçon s'approcha et me fit répéter.

— L'addition.

— Ah!

Il prit la carte et l'examina consciencieusement.

— Monsieur, dit-il, nous n'avons pas cela ici. Je n'en vois point sur la carte.

Il fit appel aux lumières du gérant, qui dans une vaste redingote, promenait sa mélancolie à travers les tables.

Le gérant s'approcha.

— Une addition. Non, nous n'avons pas cela. Est-ce cuit ou cru?

— Je ne sais trop, répondis-je... C'est souvent un peu salé!

— Un poisson de mer, peut-être, dit la caissière qui suivait notre conversation du haut de son comptoir.

— Monsieur, nous regrettons beaucoup, ajouta le gérant, mais il n'y en a pas sur la carte... Avez-vous été satisfait, au moins?

— Oh, parfaitement.

Il ne me restait qu'à partir. Je me levais, pris mon chapeau et m'en allais au milieu des sourires et des remerciements du garçon, du gérant et de la caissière.

Mais où diable, peut bien être ce restaurant?

Si un lecteur le connaît, il serait bien aimable de m'en envoyer l'adresse.

Je voudrais y retourner; j'y enverrai des amis et peut-être y prendrais-je pension.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

— Bonsoir!

— Bonsoir!

Un groupe de jeunes filles endimanchées. Elles saluèrent aussi. L'une d'elles interpella Mariette:

— Tu es revenue pour la fête?

— Bien sûr.

— On te verra sur la place. Adieu. Bonsoir, monsieur.

— Adieu.

— Bonsoir!

Les fillettes hâtaient le pas. Cependant, elles se retournèrent, à deux reprises, et bavardèrent en riant. Sans doute, elles se demandaient: « Marc-Antoine en conterait-il à la Mariette? » Celle-ci devina sans doute ce sujet de babil, car elle se recula de deux pas, disant:

— Au revoir, monsieur Marc, saluez bien tante Julie, s'il vous plaît, et Catherine, et Jean Frutshy, tout le monde enfin.

Puis, sans autre, après un sourire et un gracieux signe de tête, elle partit, à travers prés. Mais, Marc-Antoine, en la voyant s'éloigner, obéit, tout à coup, à une impulsion irrésistible et l'appela:

— Mariette.

La jeune fille, un peu surprise, se retourna, et, comme Marc-Antoine marchait à sa rencontre, sur le petit sentier, elle revint sur ses pas, souriante.

— Excuse-moi, Mariette, mais...

Elle l'interrompt doucement, mais un peu grave.

— Je vous en prie, monsieur Marc, donnez-moi mon nom: Marie. Ce « Mariette », c'était bon pour là-bas, avec ces dames...

— Les dames de chez Marc-Antoine.

— Oui.

Ils rirent à cette expression devenue, en quelques semaines, coutumière aux gens de Fiermont.

— Eh! bien, tu as raison, Marie. Elles sont loin, maintenant, ces dames de chez Marc-Antoine. Et tu peux rassurer ton grand-père, l'ancien, ainsi que d'autres, si on t'en parle: elles sont loin et ne reviendront plus, ni elles, ni d'autres.

— Tant mieux, affirma Marie énergiquement.

— Oui, tant mieux. Je me suis trompé. Erreur ne fait pas compte.

Il dit cela d'un ton très sérieux, car il pensait non seulement à l'idée qu'il avait eue, deux mois auparavant, d'accueillir ces deux pensionnaires, mais encore à d'autres choses que Marie ne pouvait deviner.

— C'est bien sûr, dit-elle. Moi aussi, je me suis trompée. Mais, c'est fini.

Et elle respira profondément en regardant autour d'elle, le paysage, comme si, après quelque mauvais songe, elle s'éveillait à l'aube d'un beau matin et reprenait possession des objets coutumiers.

— Mais ce n'est pas cela, reprit Marc-Antoine. Ma mère s'est habituée à toi. Tu as mis un peu de jeunesse de rire là-haut, et Catherine bougonnait, ces jours derniers, parce qu'elle n'avait personne pour la

taquiner. Ne les prive pas trop longtemps de cette gaieté, veux-tu? Et, quand tu auras une minute, monte aux Sapinières, tu leur feras plaisir.

— Oh! certainement. Tante Julie est si bonne.

Marc-Antoine continua:

— Tu comprends: Je suis souvent absent et, parfois, la mère s'ennuie. C'est un peu pour cela que j'avais accepté ces dames.

Il s'interrompit, pendant quelques secondes, et reprit plus lentement, plus doucement, presque tendre:

— Et puis, si je suis là, qu'importe? Viens quand même. Moi aussi, Marie, j'aurai plaisir à te voir.

Elle rougit un peu. Ses yeux brillèrent. Ses yeux parlèrent. Elle dit, légèrement émue:

— Je vous promets.

Puis, sans plus, ils se donnèrent encore une fois la main, plus affectueusement, peut-être que tout à l'heure. Et ils se quittèrent, chacun allant de son côté, mais chacun emportant aussi, en soi, quelque chose de nouveau, une émotion très pure, très bonne, très saine...

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — La Direction de cet établissement a réussi à conserver pour une semaine encore le film *Casanova*. Cette œuvre merveilleuse et supérieurement interprétée est à ce jour la dernière réalisation cinématographique de l'art français. Rappelons que ce sera irrévocablement les dernières représentations de ce chef-d'œuvre qui bénéficie d'une adaptation et d'un orchestre du Théâtre Lumen renforcé. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30; dimanche 16, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph s'est assurée pour cette semaine une œuvre qui sera certainement un avertissement pour beaucoup de parents: **Ce que les enfants cachent à leurs parents**, grand film dramatique de la vie moderne en 5 parties. C'est un film psychologique, d'une âpre beauté, qui contient des remarquables effets de sentiments. Matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30; dimanche 16, matinée dès 2 h. 30. Au même programme, une charmante comédie comique **Mon ami le chauffeur!** 3 actes de fou-rire.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Fabrique de Bricolets de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Alé, 19, LAUSANNE

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

M. Steiger & Co
Lausanne 20 Rue L'Francolt

Tout pour le ménage

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27

Spécialité: Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLIOT, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.